

Transcription de l'entretien avec Émile GOMIN

Enregistré à son domicile à Rezé, par Cécile Liège

le 18 avril 2011

[0'00"00] – La naissance à Trentemoult

Émile Gomin : Je m'appelle Gomin [*plaisanterie sur l'orthographe du nom de famille*]. Le prénom, c'est Emile. Théophile, ça m'a été donné en second nom et ça veut dire Aimant Dieu ou Dieu vous aimant... Je n'ai pas appris le grec. Je suis né le 3 mars 1921 un jour de mi-carême, avec pratiquement sept semaines d'avance, alors j'étais pas très beau. Ma vie ne tenait qu'à un fil. Evidemment, j'ai dérangé la sage-femme l'après-midi de Noël pour qu'elle vienne accoucher ma mère. Et je l'ai tenue assez longtemps. Elle avait prévu quelque chose pour s'amuser avec la mi-carême de Nantes, ce qui fait qu'elle en a été privée. Elle ne pouvait pas dire qu'elle avait accouché d'un beau bébé parce qu'on m'a enveloppé de coton hydrophile. Il n'y avait pas de couveuse. Je pesais, d'après ma mère, entre 1800 et 1900 grammes. Comme par hasard, j'étais né à Trentemoult, où mes parents avaient déménagé le 1er mars. Ils étaient venus de Nantes où ils étaient en meublé, et ils essayaient d'avoir un logement dans leurs meubles. Alors ils étaient venus à Trentemoult. Ils avaient trouvé une petite chambre au premier étage, au-dessus d'un hangar, je sais pas quoi. Et Trentemoult, comme chacun sait, c'est un village tourné vers la mer et qui est sur les bords de la Loire, et qui fait partie de Rezé, donc je suis Rezéen de naissance. Et Trentemousain de village.

[0'02"14] – L'activité de Trentemoult dans les années 20

ÉG : Parce que c'était une mentalité un peu à part, faite de capitaines au long cours, de marins, de charpentiers de marine, de tout ce qui avait trait à la Loire. Y'avait des petits chantiers qui faisaient des bateaux moyens, des barques. Et puis il y avait surtout la ville de Nantes avec ses grands chantiers, c'est-à-dire, les Chantiers de la Loire, les Chantiers de la Bretagne et les Chantiers Dubigeon, qu'étaient juste en face Trentemoult, à Chantenay.

[0'02"51] – Origines familiales

ÉG : Mes parents avaient donc déménagé de Nantes pour venir à Trentemoult. Mon père était un ancien militaire de carrière à la retraite. D'ailleurs je baigne dans le régime militaire parce qu'en plus de ça, du côté de mon père, il y a un grand-père gendarme et un arrière-grand-père gendarme né en 1806. Du côté de ma grand-mère maternelle, elle était fille de gendarme. En conséquence de quoi, je peux pas me gendарmer contre la gendarmerie. Ma mère, elle était couturière de métier, à Fontenay-le-Comte, où elle habitait parce qu'elle venait de la Vendée. Elle avait même eu un petit atelier pendant la guerre de 1914. Et puis elle était venue se perdre à Nantes. Je ne connais pas trop les raisons qui les avaient amenés à Nantes. Ce que je sais c'est que je suis né à Trentemoult parce qu'ils avaient déménagé le premier mars. Alors, c'était ça leur métier. Mon père, évidemment à la retraite, il avait fait la guerre de 1914, mais il avait quand même 49 ans de plus que moi. Il avait épousé ma mère qui était beaucoup plus jeune, elle en avait douze de moins. J'étais un enfant tardif qui aurait pu venir avec des problèmes. Le seul problème, c'était cette histoire de bébé né trop vite. Et comme mes parents avaient déménagé deux jours avant, ils n'avaient pas de quoi me coucher. Alors évidemment, c'était comme ça que j'allais commencer ma vie. Habitant à Trentemoult, on m'a mis dans un panier à sardines, paraît-il, c'est toujours ma mère qui parle. Bien enveloppé dans le creux du panier à sardines. Pour être fondé dans un village de pêcheurs, ça me semblait tout à fait adéquat ! Alors résultat final, le temps a passé. J'avais commencé à vivre mon premier printemps, donc j'avais quand même pour moi de m'en sortir puisqu'on allait vers le beau temps. Faut croire que je m'en suis sorti parce que je suis encore là, à 90 ans, c'est assez... Voyez-vous, ça veut dire que j'ai dû pas mal m'en sortir.

Cécile Liège : Votre papa ne travaille plus ?

ÉG : Oui et non. Parce que mes parents étaient tout à fait modernes : je suis né dans une famille recomposée. Pourquoi ? Parce que mon père et ma mère avaient perdu leur conjoint et ils avaient chacun un enfant. Et les enfants vivaient chez leur grand-mère. Il y en a un qui vivait à Niort, l'autre à Fontenay-le-Comte, mes parents vivaient à Nantes. Alors qu'ont-ils fait ? Ils ont tout simplement trouvé un logement à Trentemoult plus grand que cette mansarde où j'étais né, dans la rue Barbant. Et là, mon père a fait venir la mère de sa femme. Et puis il a récupéré son fils, qui avait 13 ans de plus que moi. Et ma mère a récupéré à Fontenay-le-Comte son fils qui avait 6 ans et demi de plus que moi, qui était né en 1914. Nous nous sommes trouvé mon père, ma mère, ma grand-mère maternelle, mon frère aîné Robert, mon frère second Joseph et moi-même, ça faisait six. Ça a été quand même une famille recomposée. A noter par là que j'aurais pas dû être bon en arithmétique parce que j'avais deux demi-frères, et figurez-vous que ces deux demis, au lieu de faire un entier, ont fait deux frères. Ben parce que je les aimais tous les deux comme des frères. Nous nous sommes bien entendu tous les trois. Peut-être que la différence d'âge aidait. Pas de concurrence, avec des façons d'être tout à fait différentes compte-tenu de six ans de chaque côté. Mon père ne travaillait plus mais sa retraite ne suffisait pas pour nourrir six personnes. Alors comme en dehors de son métier militaire, où il était quand même lieutenant... La guerre de 14 l'avait fait lieutenant. Parce qu'il avait été engagé volontaire, il s'était engagé en 1891. Il a eu un petit moment où il a été libéré après quinze ans de service. Mais après il a remis ça avec la guerre de 14, où il a été quatre ans et demi. Ce qui faisait qu'il avait quand même une retraite confortable, mais malgré tout ça, c'était quand même un peu juste. Alors il a cherché du travail et il en a trouvé dans les conserveries Amieux où il était peut-être chef d'atelier, je ne sais pas. J'étais trop jeune pour m'en rappeler. Amieux, ils faisaient en tant que publicité : « Il pourrait arriver qu'en cette sardinière l'on servit sans façon le plat d'un confrère. Pour se rassurer, nul n'est besoin des yeux, il goûte : ce n'est pas du vrai Frères Amieux ».

[0'09"31] – La population ouvrière de Trentemoult

ÉG : A Trentemoult, à cette époque, il faut dire la vérité, en plus des marins-pêcheurs et des pêcheurs de Loire ou des capitaines au long cours qui étaient quand même assez nombreux, il y avait, avec les chantiers, beaucoup d'ouvriers qui travaillaient aux chantiers. Et ces ouvriers ne vivaient pas dans les maisons plus importantes qui avaient été bâties, par exemple rue de la Californie, qui allait vers les Couëts, où dans la rue qu'on appelait à cette époque-là, la rue de la Vallée, qui est au sud de la Loire, où sont les Leclerc maintenant. Les ouvriers vivaient dans les ruelles. Et en fait, moi j'ai vécu dans les ruelles. Je peux dire dans les ruelles jusqu'en 1950, alors vous voyez, ça fait 29 ans. J'ai trouvé après avec ma femme, nous avons acheté comme par hasard rue de la Californie. Alors j'ai passé mon enfance dans les ruelles au milieu d'un peuple laborieux, plutôt moins riche, sans être tout à fait pauvre, et qui tirait toujours le diable par la queue. Les payes étaient pas très fortes. La plupart du temps, ces gens-là vivaient à crédit auprès des petites épiceries qui notaient sur un petit cahier les dépenses, et quand tombait la quinzaine, la maman, qui généralement, ne travaillait pas, allait bien vite régler l'épicière, le boulanger, y'avait une coche pour le payer au mois, etc. Alors elle payait ses dettes et quand les dettes étaient payées, il restait pas grand-chose. Fallait recommencer à inscrire, etc. C'était le peuple, le vrai peuple. A cette époque-là, la richesse, c'était de gagner 100 sous de l'heure.

[0'11"51] – Scolarité de la fraterie

ÉG : Comme tous les enfants des ruelles, j'ai grandi, et nous avons été à l'école à Rezé.

CL : A l'école publique ou privée ?

ÉG : Mon frère Joseph, qui avait commencé à aller à l'école laïque y avait fait une mauvaise scolarité d'après ce que j'ai entendu dire. Ça venait peut-être autant de lui que des professeurs, peut-être même plus. Alors, mes parents, comme la nouvelle école, dite libre, qui était l'école chrétienne, venait de s'ouvrir, ils l'avaient mis là, où il a travaillé, il a mieux travaillé, puisqu'il a passé son certificat d'études à 11 ans. Ce qui était une belle performance. Moi je me suis contenté de le passer à 13 ans. J'étais certainement moins intelligent.

CL : Donc vous avez tous été à l'école privée ?

ÉG : Mon frère Robert avait fait des études sans doute à Nantes, parce que pour finir, son métier, il travaillait aux Chantiers de la Bretagne, et il était ingénieur, et lui il gagnait 100 sous de l'heure ! Comment vous dire ce que ça pourrait faire 100 sous de l'heure ? J'ai pas tout à fait l'idée de ce que ça

pourrait faire en euro, mais ça doit naviguer entre 2500 et 3500 euros mensuels. Pour des gens qui gagnent 1100 ou 1200 euros, c'était quand même déjà la grande aisance. D'ailleurs mon frère aîné avait pu s'acheter... il donnait une pension à mes parents, il les aidait, il avait pu s'acheter quand même une automobile. A l'époque, à Trentemoult, une automobile. Ça devait être dans les années 28-29. C'était la petite Citroën Trèfle, qui se terminait pointue à l'arrière, et qui avait un trou où on mettait les bagages. C'était là qu'on me logeait quand il emmenait mes parents se promener avec moi.

CL : Vos parents avaient quand même fait le choix, au départ, de mettre votre frère dans le public, pourquoi ?

ÉG : Tout simplement, je suppose, parce que mon père, fils de gendarme, avait toujours été dans le public. Les gendarmes à l'époque, c'était la République. D'ailleurs mon père était un très bon républicain. Il foutait d'ailleurs pas les pieds à l'église. Sauf pour un enterrement, un baptême ou un truc comme ça. Ma mère, elle, ne pratiquait pas non plus. Y'avait que ma grand-mère qui allait à la messe d'une façon régulière.

CL : C'était rare à l'époque de ne pas pratiquer ?

ÉG : A cette époque-là, à Rezé, je vais me permettre de parler de Rezé parce que nous sommes de Rezé en fin de compte, il y avait trois zones. Il y avait la zone de Pont-Rousseau qui était la ville, puisqu'à cette époque-là, le tram-voie allait jusqu'aux Trois-Moulins (pendant un moment même, Pont-Rousseau a voulu devenir une commune à part), avec tout ce que ça représentait de la ville, les mélanges et tout, peut-être qu'il y avait 2 ou 3000 habitants à Pont-Rousseau ; il y avait la partie agricole qui était le bourg, à venir jusqu'au bord de la Loire et à aller où j'habite maintenant, au Chêne-Creux, ou plus loin, la Blordière et tout ça. Quoique la Blordière, c'étaient les rives de la Sèvre nantaise ; et vous aviez les ouvriers, les pêcheurs, qui habitaient le long de la Loire, c'est-à-dire, Trentemoult, [je ne comprends pas], Basse-Ile et Haute-Ile. C'était très marqué parce que nous, nous étions un peu comme l'Angleterre dans le monde, nous étions une entité très à part. Les marins, ils étaient ce qu'ils étaient. C'était tous des braves gens tout à fait honnêtes, parce que tout de même, à cette époque-là, l'honnêteté, c'était le lien commun de tous les gens, qu'ils soient pratiquants chrétiens, protestants, ou bien laïcs républicains, qu'ils bouffaient du curé. Moi j'allais à l'époque à ce que les laïcs appelaient l'école des coins [PHON]. Parce que les vrais laïcs, les durs, qui peut-être généralement votaient radicaux-socialistes, je crois à l'époque, si je tiens compte de l'histoire... alors quand un curé passait dans la rue, il y avait des fois un petit malin qui disait « *Coïnc ! coïnc ! coïnc !* » Alors j'étais à l'école des coins [PHON].

CL : Vous avez connu cette rivalité entre le public et le privé ?

ÉG : A Trentemoult, l'école laïque ou l'école privée, on s'en foutait joyeusement, on était avant tout des gars ou des filles de Trentemoult. Y'avait pas de barrières. D'ailleurs, on a beaucoup parlé de guerre scolaire, d'enfants qui se battaient, moi j'ai pas connu ça. La cour de l'école laïque était mitoyenne de la cour de l'école chrétienne, l'école libre, puisqu'on se disait ce mot-là. On s'insultait pas. Ça se passait dans l'ensemble très bien. Et je n'ai pas eu connaissance de bagarres. D'ailleurs, s'il y en avait eu une, si les gars du bourg de Rezé avaient été en force pour me casser la figure, y'aurait toujours eu un gars de Trentemoult qui fréquentait l'école laïque pour dire : « *Hé, tu touches pas à celui-là, c'est un copain de Trentemoult.* »

[0'18"41] – Trentemoult un monde à part

ÉG : Trentemoult était un monde à part, une île. Tous les hivers, le Seil, toutes les prairies où sont maintenant les Leclerc et compagnie, se remplissaient d'eau. Quand l'eau redevenait normale, on pouvait aller à pied en traversant les prés. Et dans les prés, il fallait faire attention aux vaches qui venaient brouter, parce que y'avait quand même des fermes du bourg. Quand il y avait la crue, on était tout à fait isolés. Les mariages se faisaient en bateau, les enterrements en bateau. Le ravitaillement se faisait en bateau. Tout était en petite barque. Avec le roquio, nous n'allions pas à un marché à Rezé, y'en avait d'ailleurs pas, y'en avait un à Pont-Rousseau. Mais nous n'allions pas aller à pied à Pont-Rousseau. Nous traversions ce que nous appelions le bac. Avec le bac, nous allions à Chantenay, et nous allions place Jean-Macé, sur le marché à Chantenay. Je veux dire par là qu'en dehors de ceux qui vivaient du fleuve et de la mer, on dépendait de Nantes au point de vue travail. On allait à Rezé uniquement pour les papiers administratifs. Ou alors pour aller à la messe, au catéchisme et à l'école.

[0'20"29] – La vie de quartier dans son enfance

CL : Du temps de votre enfance, il y avait des magasins à Rezé ?

ÉG : Il y avait toutes sortes de petits magasins indépendants à Trentemoult. Il devait y avoir à l'époque neuf cafés. Pour servir les gens qui venaient le dimanche par le roquo, les Nantais et les Chantenaisiens. En plus des neufs cafés, il y avait peut-être sept épiceries de rue, des commerçants qui vivaient de leur commerce mais qui n'étaient pas très riches. Assez pour pouvoir faire crédit peut-être mais... Il y avait trois bouchers, trois boulangers, un charcutier. Il y avait tout sous la main. Ces gens-là étaient déjà plus riches. Ils avaient généralement une auto qui leur servait pour leur travail. C'était d'ailleurs eux seuls qui avaient une voiture.

Il n'y avait pas de lieu de culte, pas d'école, à Trentemoult. Après, on faisait tout le reste à Rezé.

[0'21"51] – Souvenirs d'école et les vacances

CL : Vous partiez en vacances ?

ÉG : (rire) Les vacances ? On les passait à Trentemoult. On pouvait pas aller en vacances. Si, il m'est arrivé d'aller en vacances parce que ma mère avait des relations avec le frère de son premier mari, en forêt de Mervent. Alors on y allait de temps en temps. Cette famille-là, qui était sans enfant, nous accueillait volontiers, y compris mon père. Pour y aller, c'était une odyssée, ça demandait pratiquement une journée. Alors que maintenant, si on voulait y aller, il nous faudrait une heure et demie. Il fallait d'abord prendre le bateau à Trentemoult, le roquo, qui nous descendait au quai des Antilles, la fameuse Ile de Nantes. Là, on allait à pied jusqu'à la gare de l'Etat, qui est la grande maison des syndicats à Nantes. Là on prenait le train de Bordeaux. On descendait à Veluire, où on prenait un autre train qui nous emmenait à Fontenay-le-Comte. Et à Fontenay-le-Comte, qui nous emmenait à Mervent. Donc il fallait pratiquement une journée. C'était toute une expédition. D'abord, on n'avait pas de valises. C'étaient généralement les cartons que nous avaient mis le commerçant quand on avait acheté un costume, et qu'on mettait des ficelles autour, et puis qu'on portait. Au début, on les portait avec la ficelle, ça coupait les doigts. Alors à la fin, on avait des petites poignées quand même, qu'on pouvait attacher aux ficelles, ce qui nous permettait quand même d'avoir un formidable confort !

[0'24"18] – Les loisirs

ÉG : Au point de vue sport, c'était pauvre. Y'avait eu quand même à Rezé, les prêtres avaient fondé des rencontres sportives. C'était même très beau. Y'avait la Fraternelle de Rezé. C'est-à-dire qu'il y avait les vicaires... et les gens de Trentemoult, les jeunes qui ne fréquentaient pas l'église y allaient. Et puis, pour bien montrer à l'époque l'imbécilité du clergé, parce que faut quand même pas lui donner toutes les fleurs, hé bien il est venu un vicaire qui a dit aux jeunes de Trentemoult qui venaient là, qui allaient à l'école laïque bien entendu : « *Si vous voulez rester à la Fraternelle de Rezé, vous devez venir à la messe tous les dimanches.* » Alors évidemment, les gars ont préféré ne pas aller à la messe et la Fraternelle s'est un peu essoufflée en perdant quelques bons éléments. Alors, y'avait ça. Moi j'ai pas fréquenté le truc de sport de la Fraternelle. La seule activité que je pouvais avoir, ça a été en somme une activité un peu artistique. Dans toutes les écoles, il y avait une fête de fin d'année scolaire. Alors évidemment, c'était l'occasion de faire monter les enfants sur la scène pour monter des petites scènes ou chanter. Alors naturellement, moi on m'a fait chanter. J'étais plus chanteur qu'artiste bien que j'aie fait du théâtre après. Alors on m'a fait chanter : j'avais sept ans et demi quand je suis monté sur les planches. Et je chantais une chanson dont les paroles sont épouvantables dans la mentalité actuelle. Bien que cette mentalité a perduré jusque dans les années 1960. C'est-à-dire le rejet de l'Allemagne, de la Prusse. C'était une chanson... « *Je suis un militaire aux bruns cheveux...* » [Chante la chanson]. On n'avait pas l'air d'avoir oublié les un million quatre-cents morts de l'autre côté du Rhin comme du côté français. Au minimum, à défaut de haine, il y avait la méfiance. De part et d'autre d'ailleurs. J'ai appris la chanson à l'école ou par mon père, j'en sais rien du tout. Parce que mon père chantait beaucoup. Et ma mère, qui était couturière, avait taillé dans le vieil uniforme de mon père, un uniforme qui m'allait bien. Et puis dame, j'avais pas de képi, j'avais la tête trop petite. J'avais peut-être un béret, quelque chose comme ça. Et je chantais ça tout crânement. J'aimais beaucoup chanter ! Je chantais beaucoup dans les ruelles. Les anciens me disaient : « *Mimile, tiens, monte sur le petit muret et chante-nous une chanson, on va te faire une galette.* » Vous pensez bien que moi, sans aimer l'argent, j'aimais la galette, hein ! [Blague sur le fait qu'il a chanté depuis son tout premier jour].

CL : Il y avait une chorale ?

ÉG : Il y avait une chorale. Elle n'était pas à Trentemoult, elle était à l'église de Rezé. Il y avait la chorale pour donner un peu plus de... Y'avait un vicaire qui était venu qui aimait beaucoup la musique. Et il avait fondé une chorale pour chanter pendant les offices. On chantait en latin [*chante*]. Il était admiratif de Solesmes. Ce Vicaire devait être d'une famille très argentée parce qu'il nous avait emmené, nous les choristes, à l'abbaye de Solesmes. C'était une sacrée joie pour nous. Mais j'avais pas besoin de chorale pour chanter parce que mon père chantait, mon frère Robert chantait, était un amuseur public, mon frère Joseph chantait, ma grand-mère maternelle chantait, des chansons de l'époque, hein. C'est tout une histoire les chansons de l'époque. Les chansons qui ... Y'avait bien le Temps des Cerises, que tout le monde connaît, qui a été faite entre 1865 et 1875, qu'a été faite par un communard qu'a été exilé après la guerre de 70. C'était notre façon de vivre, on chantait.

[0'30"51] – Les études

ÉG : Alors je passe brillamment mon certificat d'études à 13 ans. Et à cette époque-là, quand on passait son certificat d'études on avait une bicyclette. C'était le cadeau que les parents essayaient de faire. Moi j'avais pas eu cette règle parce que j'avais eu une bicyclette à l'âge de 9 ans. C'est pas mes parents qui me l'avaient offerte. Comme on parlerait maintenant, c'est une « nana » que mon frère aîné avait fréquentée, dont le papa était monteur de vélo, et qui s'appelait Angers [PHON] et il faisait ses vélos sous la marque Rénia [PHON]. Et elle m'avait acheté un petit vélo de gosse pour faire plaisir à mon frère qu'elle aimait bien. Alors j'ai eu droit au vélo, à l'époque c'était surtout ça qui m'intéressait. Alors à 13 ans, j'ai rien eu de spécial. Si ce n'est, pour attendre les 14 ans qui étaient l'âge légal pour travailler, j'ai fait une année supplémentaire à l'école. Toujours à la même école. Parce qu'à cette époque-là, y'avait les divisions qu'on appelait. Les professeurs, aussi bien dans le privé que dans le laïc, ils avaient des divisions, où un maître d'école, c'était pas un professeur, ils avaient entre 35 et 45 enfants. Ça représentait : il devait y avoir la cinquième et la sixième, la quatrième et la troisième, etc.

CL : Vous, vous avez choisi quoi, vous vous êtes spécialisé ?

ÉG : Alors moi, c'était un cours supérieur pour passer le certificat d'études catholiques supérieures à la Montagne. Et j'étais toujours deuxième. Et mes petits enfants étaient béats d'admiration quand je leur ai dit cette chose-là plus tard. Et à ce moment-là, j'ai eu le tort de leur dire qu'on était que deux élèves. C'était très ennuyeux parce que j'ai perdu ma couronne.

[0'33"12] – Les débuts professionnels chez Decré

CL : A 14 ans, vous commencez à travailler ?

ÉG : A ce moment-là, mon père n'avait pas les moyens de me payer des cours secondaires. Moi je n'y tenais pas particulièrement. Alors attiré peut-être par les vitrines du magasin Decré, je me suis fait embaucher comme apprenti à Nantes chez Decré. Pour être apprenti aide-vendeur. En somme, pour être commerçant, quoi. Y'avait deux ans d'apprentissage, et au bout de ces deux ans, là c'est pas du flanc, j'étais pas deuxième de la ville de Nantes, mais j'étais sixième de la ville de Nantes, avec une mention Bien. C'est la seule fois que j'ai eu dans ma vie une mention Bien. Et là, évidemment, ça m'a ouvert la porte parce que j'ai fait toute ma carrière aux magasins Decré. Sauf la guerre où j'ai été contraint, exilé, pour aller travailler dans les lignes allemandes.

[0'34"21] – Les jeux dans les ruelles

ÉG : Evidemment, gamin, avant de rentrer travailler, les sorties c'était de jouer l'été dans les ruelles et l'hiver, ma mère était assez accueillante pour accueillir des petits copains, qui n'avaient pas toujours le même logement, et surtout qui n'avaient pas les mêmes jouets. Parce que mes parents avaient quand même une certaine aisance, surtout que ma mère faisait de la couture à domicile. Alors j'avais des jouets que les autres copains n'avaient pas. Dont, notamment, des soldats de plombs, parce que ça, on pouvait pas abandonner l'armée en cette circonstance (rire). Alors les copains venaient jouer avec moi l'hiver. Dès que mon père avait pris le bateau, et mon frère aîné aussi, qui travaillait au Crédit nantais, dans la banque donc, j'obligeais ma mère à nettoyer et débarrasser la table de la cuisine pour qu'on puisse jouer. Alors là on jouait. A toute sorte de jeux, comme inventent tous les gosses, c'est même pas la peine de s'étendre là-dessus. Tous ceux qui ont été enfants, et c'est généralement tout le monde, ils vont bien se rappeler les jeux auxquels on jouait quand on est renfermé.

[0'35"51] – Les sorties de jeunes hommes

ÉG : L'été, c'était l'après-midi du dimanche – j'avais le dimanche et le lundi, après 36. Parce que quand j'ai commencé à travailler, on faisait 48 heures. Et on travaillait six jours et demi : du lundi après-midi au samedi inclus. Nos sorties de jeunes hommes vous voulez savoir ? C'est pas compliqué. L'été on se promenait, on allait chez un copain, peut-être qu'on jouait aux cartes, je ne m'en souviens plus trop, mais enfin on marchait beaucoup. On marchait évidemment en chantant. Avec moi, il fallait quand même chanter ! D'ailleurs, de toute façon, tous mes camarades, quel que soit leur éducation scolaire, on apprenait beaucoup de chansons de marche. Là on se retrouvait tout à fait copains. On avait les mêmes chansons de marche. On chantait, on allait chez un copain. Ou alors on allait à Beaurivage, sur la plage. Parce que la plage de Trentemoult à l'époque existait. On n'était pas riches mais on allait là. Au fond, la plage était gratuite. Et arrive un moment où on avait soif. Alors comme j'avais des fois un peu de sous, on buvait un soda à trois... je sais pas si ça nous rafraîchissait beaucoup ! Je payais un soda à trois, vous vous rendez compte, hein, quelle richesse ! Evidemment, je reviens à la chanson, j'ai fait du radio-crochet à Trentemoult. Le dimanche, le gars, il avait trouvé, ce Saraméa [PHON], qui exploitait la plage Beau-Rivage, avait trouvé le moyen de faire des concours de chants qu'on appelait des radios-crochet. Alors évidemment, sans orgueil, j'ai gagné le premier prix. J'ai eu droit à une belle lampe de chevet en celluloïd. Fallait espérer qu'il n'y ait pas d'allumettes dans le coin.

CL : Est-ce que vous alliez au bal ?

ÉG : Y'avait des bals mais on ne les fréquentait pas. D'abord j'étais trop timide. Et puis mes parents n'auraient pas voulu. Les bals, fallait que j'attende quand même 17-18 ans. Mais jusque là, alors, l'hiver on allait au cinéma. J'étais riche : mes parents me laissaient ma paye d'apprenti. Je gagnais 100 francs par mois, j'avais 50 francs de transport par bateau mensuels, et les autres 50 francs, c'était mon argent de poche. Pour donner un exemple, on n'était pas plus riche les jeunes à Nantes qu'à Trentemoult. J'avais un copain de travail qui habitait le Pont-du-Cens, il habitait sur la route de la Chapelle-sur-Erdre, pour venir au cinéma, il venait à pied dans le centre de Nantes. Parce que ses parents lui donnaient cinq francs par semaine, c'est le prix de la place de cinéma. Pas question de se payer une glace ni une bière à la sortie. Généralement, c'était moi qui payais la bière à la sortie. Mais des fois on faisait deux séances de cinéma dans la journée, en hiver.

CL : Le cinéma, c'était obligatoirement à Nantes ?

ÉG : Ah, le cinéma c'était automatiquement à Nantes. Mais j'y reviendrai parce qu'il y en a eu un à Trentemoult. Y'en a même eu deux.

[0'42"02] – Le patronage

ÉG : *[avant : me montre des photos de famille]*. Sur le plan rezéen, pendant les vacances d'été, il y avait du patronage. Alors on allait au patronage, on faisait quelques sorties, le vicaire essayait de nous occuper. La journée se passait comme ça à jouer aux gendarmes et aux voleurs. On courait tout le temps.

[0'42"45] – Les loisirs à Trentemoult avant la guerre

ÉG : La place de la Bascule, c'est la place qui est au centre de Trentemoult et qui s'appelle Place Levoyer maintenant. Elle s'appelait la place de la Bascule parce qu'il y a eu un certain moment, je l'ai d'ailleurs vu cette bascule, y'avait un plateau qui permettait de peser les bêtes. Parce qu'à Trentemoult, on vendait peut-être des animaux. J'en sais rien j'y étais pas. Bref, il y avait la place de la Bascule, c'était la plus grande place de Trentemoult. Et là, dans cette époque-là, dans les jours d'été, arrivait une petite chose qu'on ne voit plus, c'était des Romanichels qui avaient un petit cirque. Ils installaient leur truc côté sud de la place. Les jardins n'avaient pas fait l'objet des propriétaires des maisons qui se les ont réappropriés. Là, il y avait un petit cirque en plein vent. Il y avait un cercle de deux rangées de bancs pour s'asseoir, qui étaient payants, et les gens qui restaient debout ne payaient pas mais ils donnaient à la quête. Ces petits cirques on les verra plus. Evidemment, on s'en méfiait un peu. Parce que suivant la légende au 19^{ème} siècle pour les enfants, on nous disait encore au 20^{ème}, que ces gens-là pouvaient nous prendre et nous emmener. C'était sérieux, fallait pas y aller sans les parents. Je ris maintenant, ils avaient bien assez d'enfants pour pas s'en encombrer d'autres. Mais c'était comme ça. Ça c'était dans les années 1925-35. A l'hiver il y avait un théâtre qui venait qui s'appelait le théâtre Chabot. C'était un théâtre qui était sous toile. Et là, on allait au théâtre. Les parents nous offraient le théâtre. On pouvait

se permettre ça. Il y avait quand même des gens qui venaient. On venait voir cette troupe d'artistes qui nous jouaient des pièces, dont certaines mettaient à mal la mentalité allemande. C'était de rigueur entre les deux guerres. L'été sur le quai de Trentemoult, y'avait un gars qui venait avec une baraque foraine, qu'était un genre de petite loterie. Et qui profitait des week-ends où les gens de Nantes venaient. Et là aussi, on allait risquer 10 centimes ou 15 centimes. L'hiver y'avait aussi le cinéma. C'était un cinéma muet. Il était tenu par un Monsieur Arnaud [PHON], qui était très bricoleur, qui avait fait sa maison et qui avait installé une salle de cinéma. A cette époque-là, tout était possible, il n'y avait pas tous les règlements actuels. C'était un garage, on s'entassait dans cette grande pièce. Où il y avait des bancs et des chaises : des bancs pour les gamins devant et les chaises pour les parents. La place coûtait 50 centimes. Pour l'époque c'était quand même bon marché, parce qu'à Nantes, il fallait compter deux ou trois francs. Alors, 50 centimes, ce n'était pas très confortable mais nos fesses pouvaient tout supporter. Alors on voyait de beaux films muets. C'étaient des films à rallonge parce que c'était par épisode. Alors, d'un dimanche à l'autre, si on voulait tout savoir, fallait jamais en manquer un. Il s'assurait une clientèle comme ça ! Il vendait des petits bonbons pendant l'entracte et il y a quelqu'un qui venait chanter. J'ai jamais chanté au théâtre parce qu'il a fermé avant que je puisse me permettre de devenir un soi-disant artiste. Autrement, l'été on jouait à courir dans les ruelles, en vélo. En risquant bien des accidents qu'on n'a jamais eus dieu merci. Et puis les filles elles jouaient dehors, à la poupée, à des jeux de filles, quoi. A ce moment-là, ça nous intéressait pas. On s'est intéressés aux filles un petit peu plus tard. C'étaient quand même les loisirs

[00'48"05] – Les régates et l'activités de pêche

ÉG : Et puis évidemment, il y avait quand même les régates. Les régates à Trentemoult étaient réputées. C'était quelque chose de très suivi. Parce que la Loire est un fleuve capricieux qui suivant les vents, avec la marée montante ou descendante, il est des fois très dure de lutter contre elle. Tous les ans, il y avait une régate, vers le mois de juin, un truc comme ça. Organisée par le syndicat d'initiatives de Trentemoult peut-être en 1935. Mais je ne sais pas trop qui organisait. Au départ, c'était les pêcheurs de Loire qui avaient instauré ces régates et il y en avait tout le long du fleuve. Y'en avait à Trentemoult, à Basse-Indre, à Paimboeuf ou au Pellerin. Les pêcheurs de Loire avaient l'habitude de se rencontrer plusieurs dimanches d'été à faire des régates en Loire. Alors là, ça en finissait pas. Trentemoult était littéralement envahie par les Nantais. Et il y avait une autre particularité, quand arrivait la saison des aloses, le poisson, les aloses, les pêcheurs pêchaient les aloses à la senne. Ils partaient d'un point donné, ils faisaient tout un grand rond dans le milieu de la Loire et ils revenaient à l'autre point et après, ils tiraient le filet des deux côtés. Et il y avait des poissons qui étaient pris. Y'avait des aloses, rarement des fois, un saumon. Les gens de Nantes pouvaient acheter directement leur poisson. On les voyait qui prenait le bateau en tenant leur alose par l'ouïe, pour pas la faire traîner dans le sable quand même. Alors il y avait deux équipes qui se succédaient à tour de rôle. Parce qu'une fois qu'ils avaient tiré la senne, ça demandait un travail d'une heure. Les gars avaient besoin de se refaire alors ils allaient boire un coup en attendant que leur tour revienne. C'était une autre équipe qui prenait le relais. Il y avait aussi quelque chose de particulier, c'est qu'à Trentemoult, quand arrivait la saison des civelles, là il y en avait ! Et il y en a eu longtemps. Même quand il ne restait plus que trois pêcheurs de civelles trentemousains, ils en avaient des pleines bassines. Pas des bassines, des lessiveuses ! La plupart du temps, ils nous en donnaient. A cette époque-là, ils les vendaient pas pour les Espagnols ou bien la Chine, j'en sais rien, ou le Japon. A cette époque-là, ils les vendaient sur place. J'aime mieux vous dire que c'était le plat du pauvre. Maintenant, c'est plus cher que le caviar.

[00'53"01] – Trentemoult au rythme de la Loire

ÉG : J'ai connu celle de 1936, la première année où je travaillais. On a eu une conjonction de pluies abondantes, de fonte des neiges et de grandes marées. Trentemoult a été prise entre deux grandes marées et entièrement sous l'eau. Tout se faisait en barque. Ça a duré deux semaines. Il y en a eu à Nantes, sur la place du commerce, sur le quai de la Fosse. Les grands-froids, il y avait les glaces. Le bateau arrêtait. Alors là, si on travaillait à Nantes, il fallait y aller en vélo ou à pied. On allait à Norkiouze, Pont-Rousseau et on faisait le tour des ponts comme on appelait. Mais les gars qui travaillaient aux chantiers Dubigeon en face, c'était pas marrant parce que revenir à Chantenay après, ça faisait du temps. Alors quand les glaces étaient bien prises – mais généralement il y avait des brise-glaces quand même, mais quand les glaces étaient bien prises, comme en hiver 41, les Allemands étaient là à l'époque, he bien, les gars se lançaient à traverser sur la place. C'était quand même dangereux. Que nous soyons ou ne soyons pas pêcheurs ou marins, nous vivions au rythme de la Loire. Parce que l'été,

nous avions une chose qu'on ne peut plus faire aujourd'hui. L'été, on allait au bord de l'eau. Les plages étaient des plages dorées. Il y a une rue à Trentemoult qui s'appelle « *rue du sable doré* », c'est-à-dire d'un beau jaune. Allez donc le trouver le beau jaune aujourd'hui. Avec le mazout et tout le reste. A cette époque-là, on passait beaucoup de temps au bord du fleuve quand il faisait beau. On faisait des pâtés de sable, on faisait ce que font tous les gosses au bord de la mer. Et quand la marée montait, nos châteaux de sable étaient détruits. C'était le rythme du bord de la mer mais avec 45-50 km du fleuve. Mais la Loire jouait dans notre vie quand même, c'était la compagne.

[00'55"48] – Les roquios

ÉG : *[Me montre un livre sur l'histoire des roquios]* Avant 1887, il y a eu un service, y'en avait, y'en avait pas, ça durait, ça durait pas, pour traverser la Loire de Trentemoult à Chantenay. Mais la grande liaison de Trentemoult à Nantes a été inaugurée en 1887. Le roquio avait une place très importante dans notre vie. Tous les gens qui avaient une activité sur Nantes, ce qui était quand même le cas, en dehors des marins-pêcheurs et des commerçants, tous les gens qui allaient travailler étaient obligés de prendre un transport fluvial. Au départ, ils traversaient en barque. Enormément de Trentemousains avaient un youyou ou une yole. Ils avaient un petit canot pour traverser la Loire. Un « *canotte* » comme on disait. A force de rames évidemment. Il y avait des gars qui gagnaient leur petite vie rien qu'en faisant traverser les gars. Ça coûtait quelques centimes. Pour aller à Nantes, on n'y allait pas en barque, il aurait fallu un certain temps. Surtout quand la marée était descendante, fallait peut-être une heure à l'aviron. Donc le roquio, c'était notre agent de liaison avec nos activités. Sauf quand il y avait les glaces. Quand il y avait les inondations, il y avait ce qu'on appelait des estacades, c'est-à-dire des planches de bois qui nous permettaient de traverser pour arriver à l'embarcadère. Sous condition de pouvoir marcher à peu près dans les rues de Trentemoult. Mais il y avait toujours des gars qui venaient vous chercher chez vous, qui nous prenaient au passage pour nous emmener au point où c'était à peu près sec, où il y avait le café Santerre [PHON], là où on vend des galettes à l'heure actuelle, juste en face l'embarcadère. Et là, on traversait le café. Ça permettait à beaucoup de gens de s'arrêter pour faire valoir... Fallait bien qu'il vive le pauvre cafetier (*Rire*). Est arrivé le moment où tout de même il y a eu un bus. Le roquio nous arrêtait au bureau du port. Vous savez où c'est le bureau du port ? C'était après le pont-transbordeur, là il y avait un petit ponton. Et il y avait un ponton aussi pour les Abeilles qui faisaient Nantes-Saint-Nazaire. Quand le bus est venu, dans les années 70, parce que l'histoire du bateau, ça a d'abord été une compagnie privée, après la mairie a été obligée de prendre la gestion des bateaux après l'événement triste du Saint-Philibert, où la compagnie maritime qui s'occupait de ces excursions s'est trouvée pratiquement ruinée. C'était un bateau qui avait été affrété pour emmener les gens pour une excursion à Noirmoutier, et qui en revenant, ce jour-là, il y avait beaucoup de vent, il a fait naufrage au large de Pornic. Il y a eu 300... il y a eu 7 rescapés à peu près, des gars qu'ont trouvé le moyen d'aller à la nage jusqu'à une plage. Ça a marqué beaucoup Trentemoult. J'aurais dû faire partie de l'excursion mais il n'y avait plus de place.

CL : C'est à partir de là qu'ils ont mis un bus ?

ÉG : Alors, comme le bateau s'arrêtait au bureau du port, c'était pas pratique pour pouvoir aller travailler dans le centre de Nantes. Moi quand j'embauchais, je rentrais par la rue de Briord, près de la place du Pilon, et j'avais une bonne trotte à faire à pied. Et je faisais ça en dix minutes pour pointer à l'heure. Alors évidemment, j'avais des bonnes jambes et je pouvais éventuellement courir. Alors il y a donc eu un bus. Il a fait de la concurrence au bateau qui a été obligé d'arrêter en 1970.

[01'03"00] – La seconde guerre mondiale

ÉG : Quand la guerre éclate, j'ai 18 ans. J'avais commencé à aller au bal. Au début, on n'y va pas. On est tout axé sur ce qui se passe à la frontière. On continue à aller au cinéma quand même parce que là aussi, il y a les actualités. La guerre commence. Moi je suis un jeune homme de 18 ans, je suis vendeur chez Decré. Et la drôle de guerre s'installe en attendant 1940 qui verra l'arrivée des Allemands. J'ai pas grand-chose à dire sur cette période-là, j'ai 18-19 ans. Et puis v'là t'y pas que tout à coup, au mois de juin, le patron nous convoque, ça allait très mal : les Allemands arrivaient à la vitesse qui était loin d'être celle d'un colimaçon. Il nous dit : « *Vous êtes en âge de porter les armes, vous partez en bicyclette dans le sud. Je vous donne pas l'ordre, mais je vous conseille.* » Alors je suis revenu, j'ai pris ma bicyclette et je suis descendu dans le sud. Je suis descendu jusqu'à Marmande, sur les bords de la Garonne, avec un vélo qu'était pas ultra léger et qu'avait pas de changement de vitesse bien entendu. La plus belle étape que j'ai faite, c'est quand même 200 km. Alors là, on est revenu parce que l'armistice est signé. Je vous

parlerai pas pourquoi ni comment, tout le monde peut le savoir. J'étais parti avec les Boches aux fesses, je suis revenu pour les retrouver. Je m'excuse du terme « *Boches* », c'est un terme péjoratif. J'aurais dû dire avec les « *Allemands* » aux fesses. Parce que maintenant, ils sont devenus des copains, tant mieux pour la jeunesse actuelle. Résultat final, je me suis retrouvé revenir à Trentemoult, reprendre mon travail chez Decré. Où j'ai eu la joie de voir les officiers allemands qui avaient les poches pleines de marks, qu'était surévalué, c'était pas le Cac 40. Il était surévalué à 20F. Alors j'aime mieux vous dire que ça a été le pillage systématique et, apparemment, honnête, ils payaient ! Alors j'ai vu le magasin se vider de ses marchandises. On n'était pas stressés par le boulot, il n'y avait plus rien à vendre. Je me rappelle que quelquefois, on s'amusait à sauter par-dessus les comptoirs, pour s'occuper un peu et faire du sport, alors c'est pour vous dire... Si mon patron entendait ça, il serait malade. Même le chef de rayon sautait ! On a sauté aussi du point de vue nourriture, comme tout le monde à l'époque. Alors évidemment, tout le monde sait qu'on avait tous trouvé des copains ou des cousins qu'habitent à la campagne. Le ravitaillement était en dessous de nos besoins, alors je ne m'étends pas là-dessus, mais la bicyclette avait rendu de grands services. La guerre s'éternise. Alors au début, on a eu quelques raids de l'aviation anglaise. Alors quand il y avait l'alerte, on se précipitait sur le quai pour voir les avions anglais. C'était la nuit, toujours la nuit. Quand un avion anglais était pris dans le faisceau lumineux des projecteurs, on faisait [*je ne comprends pas*] pour qu'il ne soit pas abattu. Mais on voyait les petites bulles de clarté qui étaient les obus qui éclataient autour de lui. Et les Anglais prenaient énormément de précaution pour ne toucher que les objectifs militaires. En général. Je ne parlerai pas plus de ça, c'est suffisant si j'ose dire.

[01'07"58] – Le STO

ÉG : Jusqu'au moment où la politique de collaboration qu'avait mise en place Pierre Laval, le premier ministre, dont Pétain avait essayé de se débarrasser mais qu'on lui avait imposé : vouloir gouverner la France avec un pays divisé en deux et un occupant qui faisait la loi, c'était une erreur profonde. Mais d'un autre côté, ça va m'éviter ce qui va me suivre. C'est-à-dire que je serais parti plus vite en Allemagne. Parce que la guerre en Russie s'éternisant, les Allemands ont été obligés de prendre les ouvriers dans les usines pour en faire des soldats, de plus en plus de jeunes ou de plus en plus vieux. Ben oui, mais fallait faire marcher une industrie de guerre. Alors ils ont d'abord pioché d'office dans tous les pays qu'ils occupaient qui n'avaient pas de gouvernement. Ils étaient carrément occupés à fond, leur gouvernement s'était exilé. Alors la Belgique, la Hollande, la Pologne, les plaines d'Ukraine au moment où ils avaient envahi la Russie. Et puis les Tchèques, toute l'Europe centrale quoi, les Yougoslaves, voire jusqu'aux Roumains et aux Hongrois. Le grand rendez-vous de toute la classe ouvrière européenne, c'était en Allemagne. Alors évidemment, ça nous est tombé sur la tête. Un beau jour, j'ai reçu un avis de réquisition. Parce que, les Allemands ils ont essayé d'abord de recruter volontairement les gens. Alors ils proposaient, d'après la propagande, après nous avoir fait un grand baratin sur la nécessité de rapatrier un prisonnier si on partait. Voyez-vous, mon frère a fait la guerre et il n'a pas été prisonnier. Mais si mon frère avait été fait prisonnier, et qu'on m'aurait dit : « *Tu pars travailler en Allemagne, et ton frère qui est marié, qui a un enfant qui était né en juillet 39, qu'a déjà passé deux ans et demi en Allemagne comme prisonnier, ton frère va revenir.* » Humainement parlant vous comprendriez que je me sois porté volontaire pour que mon frère revienne. Mais là, on avait aucune certitude et on ne croyait pas à la propagande, alors on ne voulait pas partir. Et le maréchal Pétain, et le gouvernement Laval, a été pris dans son piège. Ils escomptaient 300 000 travailleurs l'année 42, il y en avait peut-être que 25 ou 30 000 qui s'étaient engagés. Alors, la politique de Vichy était foutue. Le maréchal allait être obligé de s'en aller et de laisser les Allemands faire leur boulot. Mais comme il avait engagé la politique de collaboration à fond, Laval qui était un... je comprends pas ces gens-là, mais qu'importe. Alors ils ont signé avec les Allemands, un accord au mois de septembre 42, le 6 ou 7 septembre 42, qui faisait que le gouvernement de Vichy avait fait une loi qui obligeait les jeunes gens des classes 1920, 21 et 22, à faire un service civique là où la France avait besoin. Et ce fameux service civique, c'était de fiche le camp et de travailler en Allemagne. Donc j'ai été réquisitionné pour partir en Allemagne. Si on ne répondait pas à cet appel, on était considéré par le gouvernement de Vichy comme quand on était appelé pour le Service militaire. Non seulement on aurait pu avoir la Gestapo qui serait venue nous chercher si on se camouflait, dans la mesure où on avait les moyens ou les possibilités, mais la gendarmerie française avait pour mission de venir nous chercher dans nos domiciles et de nous mettre dans le train. Je me suis donc trouvé piégé. Chez Decré, nous étions 18, et nous sommes partis les 18, parce qu'on nous avait supprimé notre travail, on nous avait supprimé nos cartes de ravitaillement, on avait en somme aucun moyen d'existence. Et là, c'était pas du volontariat. Parce que de toute façon, là où il y avait un garçon de 20, 21, 22 ans, qui était l'aîné d'une famille, s'il se camouflait, on prenait le cadet. Même s'il avait 18

ans. En conséquence de quoi, c'était à prendre ou à laisser. Alors, j'ai pris. J'ai pris et ça m'a valu d'apprendre un nouveau métier. Puisque je suis devenu tourneur-décolleteur en Allemagne. Et j'ai travaillé chez eux, du 13 novembre 1942, date où j'ai reçu ma convocation (*c'était avant le STO, ça*), et jusqu'à la Libération où je suis rentré le 2 juin, donc plus de deux ans et demi, 928 jours. Mon propos n'est pas de vous parler de ce que j'ai vécu en Allemagne, c'est autre chose. Je parle de Trentemoult. On parle de moi parce que j'habitais Trentemoult. Il faut savoir que nous avons été quand même 600 000 obligés, je parle pas des volontaires. Nous avons été obligés, les 600 000 Français, de partir, et à cette époque-là, la Résistance, je la connaissais pas, la Résistance. J'en n'entendais pas parler. On nous présentait les Résistants, surtout à partir du moment où ils ont commencé à tuer les officiers allemands, on nous les présentait comme des terroristes. Mais on ne connaissait pas la valeur et le courage des jeunes gens qui, connaissant la Résistance, s'y engageaient. Moi, je m'étais engagé volontaire en 1940, mais ils m'avaient pas pris. Je faisais pas [*je ne comprends pas*], j'étais pas assez beau garçon. J'étais pas assez bien charpenté, on m'a pas pris. Et j'avais été très vexé. Mais là, on s'est pas occupé de ma morphologie, on m'a pris, j'avais deux bras, ils étaient capables de travailler. Alors j'ai eu la chance de tomber sur un métier où il fallait rester debout. Mais pas porter de lourdes charges. Surtout que j'étais pas très costaud. J'étais déjà sous-alimenté quand je suis parti parce que déjà, on ne mangeait pas à sa faim en France, alors là-bas, je vous fais pas un dessin, ça a été de mal en pis. Mais par contre, dans le métier qu'on m'avait donné, je mettais des petites tringles de métal dans une machine, avec lesquelles je faisais des boulons ou des espèces de pièces, je savais pas où ça se mettait ni à quoi ça servait, je savais seulement que ça servait pour faire des ailes d'avion. Alors qu'il me soit permis de dire, quand même, que quand je suis revenu, on a été mal accueillis. Parce que sous prétexte qu'on nous avait emmenés comme ça, nous Français, on nous payait. Bien sûr, tout le fric passait à essayer, en Allemagne, d'acheter des tickets au marché noir pour pouvoir se faire du pain. Parce qu'en fait, les Allemands nous faisaient tout payer : la baraque dans laquelle on dormait à 16 puis après à 22, la nourriture qui était une simple distribution d'un plat chaud, d'un morceau de saucisson et du pain et d'un petit peu de beurre ou de margarine, pour 24 heures, etc. Tout est à l'avenant. La moyenne de travail, basée aux alentours de 54 heures effectives, voire 60, voire 66. Avec 12 heures de présence à l'usine, les 2X12. On a fait les 2X8, puis les 2X12. Tout ça, ça a été difficile, mais j'avais la chance d'être dans un métier où on était debout.

[01'17"55] – Après la guerre

ÉG : A la Libération, je reste d'abord en Allemagne. Jusqu'à temps que la guerre se termine, le 8 mai 1945. Et je rentre en France le 2 juin 1945. Ce que devient Trentemoult, dans un sens, c'est une aventure formidable. Trentemoult bénéficie de l'essor qui va se passer après la guerre. Y'a un nommé Soulas, qui était réputé pour ses chars, qu'on appelle carnavalier, qui faisait des chars. Ce nommé Soulas et toute sa famille, qui étaient des piliers de l'Amicale laïque de Rezé, étaient formidables. Parce que les chars de Trentemoult, ils allaient aux quatre coins du département, et même jusqu'à Cholet, où il y avait des carnivals. Donc, à Trentemoult, la vie reprend. Moi, je suis retourné chez Decré. Je ne suis pas marié, j'habite chez mes parents. Je suis pas célibataire endurci mais j'ai 24 ans. Alors je suis retourné chez Decré, où je ferai une carrière, pour terminer, comme chef de rayon, un petit rayon au départ. On m'en a pas donné un grand parce que j'étais pas assez grand. Alors j'étais à Trentemoult où j'ai habité chez mes parents, j'avais le bateau qui m'emmenait au boulot. Bon, j'ai vécu une vie qui ressemblait un peu, mais tout de même différemment à celle de ma jeunesse. Evidemment, je pouvais aller au bal, mais j'étais très timide. Donc, je suis là, je bosse. J'essaie de me réadapter. Parce que c'est tout de même une autre vie. Mais quand on va vers le meilleur, on se réadapte très vite, hein !

[01'20"16] – Le foyer s'installe

ÉG : Alors à Trentemoult, jusqu'au jour de mon mariage, où je me marie en 1948, je reste habiter à Trentemoult. Ma femme vient habiter à Trentemoult. Elle était de Saint-Hilaire-de-Chaléons, une petite commune du Pays-de-Retz. Pas loin de Pornic et tout près de Sainte-Pazanne. On loge d'abord chez mes parents. Ça c'est une autre affaire et c'est une chose que je déconseille expressément, d'ailleurs de toute façon maintenant, j'ai conseillé à mes enfants de se mettre chez eux. On est quand même mieux. Ça finit toujours par avoir quelques frictions. C'est pas marrant parce que j'aime mes parents, mais j'aime ma femme et le choix est vite fait. J'ai ma femme et des enfants, si ils ont voulu venir chez moi, faut qu'ils acceptent quand même certaines choses. Au départ, j'étais chez mes parents, mais c'était trop étroit. C'est très beau Trentemoult, très pittoresque, les gens viennent le visiter, mais quand on habite à deux, après avec un jeune enfant, au premier étage, dans les ruelles, où il y a pas de waters, où

il y a pas de douche bien entendu. Qu'il faut aller tous les matins, au bord du quai pour vider ce « *seuillau à genie* » [PHON], c'est la déformation de « *seau hygiénique* ». Le débarrasser, le nettoyer au bord de la Loire et le ramener, bon, ma mère a eu quand même la bonté de le faire pour nous tous. On avait groupé nos achats si j'ose dire, ou plutôt nos ventes. Alors après, quand elle lave son linge, vous allez voir le topo. Il y a quand même l'eau courante. Elle descend au rez-de-chaussée prendre de l'eau, elle monte au premier pour faire chauffer l'eau, elle descend à la cave où elle a installé tout ce qu'il faut pour faire sa lessive à la main. Il faut remonter chercher de l'eau pour rincer, pour descendre encore à la cave pour rincer. Et puis après on monte étendre au grenier parce qu'on n'a rien dehors, on a que la ruelle. Alors, ça, cette situation ne pouvait pas durer. Alors nous avons pu, en empruntant un peu... ma situation avait changé, de simple vendeur j'étais devenu sous-chef, et au lieu de gagner 19000 F par mois, j'en gagnais 26000 en 1950. 26000, c'était au-dessus de la moyenne, bien que dans l'industrie, quand les gars faisaient 48 heures, ils arrivaient à gagner 25 ou 26000 F par mois. Alors là, j'achète une maison rue de la Californie. Mais la rue de la Californie est devenue plus populaire. Il y a des gens qui ont pu faire des emprunts, et il y a des gens, des capitaines au long cours il y en a pratiquement plus, c'est les gens du peuple, ça s'est élargi, qui a pris, en somme, du galon. Mérité d'ailleurs parce que tout de même, ce sont eux qui font la richesse d'un pays. Alors rue de la Californie, j'ai un confort. La maison, il y a beaucoup de choses à faire. On transformera tout ça au fil des années. Mais au moins, il y a un endroit, à l'entrée du garage où ma femme peut faire sa lessive. Il y a un jardin pour pouvoir étendre et cultiver même quelques légumes. J'ai pris d'ailleurs une pelle pour la première fois, j'avais 29 ans.

[01'24"38] – Sa femme reste au foyer

CL : Votre femme travaille ?

ÉG : Notre désir, c'était d'avoir des enfants. C'était tout à fait dans la logique de notre génération. Notre premier enfant naît en septembre 1949. C'est-à-dire 11 mois après notre mariage. Ma femme a travaillé un mois chez Decré, à Noël, où on a eu à l'occasion, où on prenait des vendeurs complémentaires. Elle était fille de commerçant, donc elle pouvait très bien briguer un poste. On m'a fait la gentillesse de l'embaucher. Donc elle a travaillé un mois. Ça nous a fait une double paye en décembre 1948. Croyez bien que ça nous a rendu service. Notre garçon s'est annoncé en janvier et il est né en septembre. Le premier but c'est de s'acheter une maison, on l'achète. Et quand on a la maison et un peu plus de place – bien qu'on l'a partagée cette place avec mes parents, mais ça pouvait se faire quand même. Moi j'aurais refusé d'aller habiter chez mes enfants rien que pour le logement qu'on leur donnait. Mais enfin, ça... ils tenaient à sortir des ruelles et à avoir un petit bout de jardin. Et voir des arbres, parce que dans les ruelles, il y en a pas beaucoup. Résultat final, quand on se voit, là, on se dit pourquoi on en n'aurait pas un deuxième ? Robert grandit, on va lui donner quelqu'un d'autre. Comme elle pas de boulot, parce qu'après son stage fait chez Decré, elle se retrouve enceinte, elle se dit « *Je peux pas chercher un boulot, je suis enceinte.* » Alors elle travaille pas. Alors elle a son deuxième enfant qui naît 17 mois après le premier. Le 29 avril, j'ai encore de la mémoire pour ça. C'est une fille. Je suis devenu un peu plus riche. On a des idées généreuses mais on pense quand même qu'il y a des vieilles filles qui n'ont pas de boulot. Ma femme dit que : « *En vivant raisonnablement, même en continuant de payer la dette de la maison, qui n'est pas énorme quand même, je peux rester à élever mes deux enfants.* » Parce qu'elle les allaite. Elle va pas aller travailler pendant qu'elle allaite. Pendant ce temps-là, les mois passent et on est avec nos deux enfants et en se disant : « *Cette place que t'aurait prise, elle pourra servir peut-être à une demoiselle qui vit seule.* » Alors bref, ma femme arrête de travailler. Et ces deux enfants seront suivis de trois autres.

[01'27"54] – Retour sur le STO : inégalités de classe

ÉG : Trentemoult va évoluer. La classe ouvrière ou la classe populaire, qu'importe le terme... Les gouvernements de l'époque, qui avaient été mûris par la tragédie de la guerre, qui avaient élaboré à Alger, tout un nouveau système... Parce que faut quand même parler de ce qui s'est passé au retour, moi je suis militant syndicaliste, alors bon... Dans la classe qui est partie travailler en Allemagne, la classe patrons a donné 2% de ses jeunes, et la classe ouvrière, 40%, et la classe agricole aussi. La majorité a été prise dans la catégorie qu'on appelle les gens du peuple. C'est cette classe-là qui a payé le tribut à l'Allemagne, en allant travailler de force dans leurs usines. Les jeunes patrons, on en n'a pas vu beaucoup la couleur, pas beaucoup. Si, des fois, un petit artisan qui avait une quinzaine d'ouvriers ou d'employés, son fils était désigné, il partait quand même. On le recherchait. Mais un fils de patron n'était pas recherché. J'ai rien contre les patrons, au contraire, je trouve aujourd'hui qu'il y en a pas assez. Il y a trop d'actionnaires et pas assez de patrons. On pourrait au moins discuter salaires avec eux.

Tandis que là, maintenant, c'est foutu. Ça me fait mal d'ailleurs

[01'30"10] – L'évolution de Trentemoult

ÉG : Beaucoup de gens deviennent propriétaires. Trentemoult évolue. Les jeunes qui se marient, nos enfants, quand ils deviennent adultes, ils achètent des terrains à Bouguenais, à Vertou, là où c'est moins cher et ils font bâtir. De toute façon, ils ont des facilités, tout a été fait pour les aider à avoir un logement. La sécurité sociale, d'abord le gouvernement, est généralement composé de deux partis. Au départ c'était le parti communiste et le parti socialiste, qui était largement majoritaire. Mais naît un parti du centre, qui s'appelait le MRP, un vrai centrisme. Pas comme les centristes à la peau de toutou dont on nous parle à l'heure actuelle. Ces vrais centristes, si une loi ne leur plaît pas, ils ne s'abstiennent pas, ils votent contre. Si une loi leur plaît et qu'ils la trouvent sociale, ils l'acceptent. Alors avec ces socialistes et ces centristes au pouvoir, on a vu arriver ce qui était prévu à Alger : la Sécurité sociale, les Allocations familiales, des tas de trucs qui permettent à la classe moyenne... qui va pouvoir s'acheter des maisons, voire des autos. Alors Trentemoult reste inchangé. Les maisons sont là, elles restent. Les gens, la mentalité, on vit toujours plus ou moins du fleuve, mais ça va toujours en diminuant, parce qu'en 1937, s'est bâtie l'usine de Château-Bougon. D'ailleurs, les gars qu'ont travaillé à Château-Bougon pendant la guerre et qui nous reprochaient d'avoir travaillé pour les Allemands, ils feraient mieux de se taire, parce que leur principal client, c'était quand même l'aéronautique française, qu'avait comme client l'aviation allemande. Ils étaient chez eux mais ils travaillaient quand même pour les Allemands, alors faut pas me raconter d'histoire.

CL : L'activité du port a baissé quand même ?

ÉG : J'ai vu la tristesse de voir le port diminuer d'activité. J'ai vu la tristesse de voir la Loire devenir dégueulasse, excusez-moi du terme, tout au moins sale. J'ai vu cette tristesse de voir les chantiers fermer. Il reste qu'Airbus dans le coin qui soit très important. Ça me fait mal tout ça. Et puis en plus, je peux pas trop vous parler mais avec les salaires des patrons à 400/500 fois supérieur au salaire de base dans les grandes entreprises. Et que s'ils gèrent mal, on les met pas à la porte, mais ils restent directeurs de tel ou tel consortium. C'est une mafia. Trentemoult a évolué comme tout a évolué. On n'a pas changé les ruelles.

[01'33"56] – Ce qui a le plus changé à Trentemoult

ÉG : Ça m'est difficile de répondre comment est devenue la vie des ruelles. Je les ai quittées en 1950. Mais il y a une chose qui n'a pas changé à Trentemoult et qui existait déjà de façon habituelle, c'est la solidarité entre les habitants. Cette chose-là, à mon avis, en majorité, parce que tout le monde n'est pas forcément solidaire, cette chose-là, elle a perduré, elle a bravé les années. Les habitants de Trentemoult sont très attachés à Trentemoult. Le Syndicat d'initiative continue à tourner. Il y a à Trentemoult l'association maritime des bords de Loire, qui organise les régates. Qui elle, tout de même, a remplacé le Syndicat d'initiative qui les organisait, parce qu'ils ont les moyens techniques et le savoir pour pouvoir faire des régates. Donc la vie à Trentemoult a eu un aspect habituel et, en même temps, une évolution. Cette solidarité, dans les temps les plus récents, comment elle se manifeste ? A mon niveau, j'ai été très longtemps actif. Maintenant, à mon âge, je fais partie de ceux qui ne font plus grand-chose. Là où on était actif, et qu'on donnait de soi, ou de son argent, au minimum de son temps – on a été remplacés par nos enfants... vous avez à Trentemoult ce Syndicat d'initiative qui fonctionne, vous avez... La mentalité n'a pas tellement changé, dans le sens où Trentemoult a sa mentalité de quartier qui est restée.

CL : Pourquoi vous avez quitté Trentemoult ?

ÉG : Autant les régates sont intéressantes, autant les inondations, les crues sont désagréables. Alors les habitants de Trentemoult, ils avaient fait comme tous les gens qui ont ce problème, qui vivent dans des zones inondables, ils avaient bâti des étages. Alors là où il y a pas de jardin, de toute façon le jardin est inondé, donc on se réfugie dans les étages. Quand on vieillit, pour monter les marches ? Alors arrive un moment où monter les marches devient une gêne, soit à la femme, soit à l'homme, soit aux deux et qu'on est obligés de vivre au rez-de-chaussée. J'ai pas trouvé de maisons à vendre à Trentemoult d'un rez-de-chaussée. Parce que la plupart de ceux qui ont bâti après la guerre à Trentemoult, ils ont fait des rez-de-chaussée. Trentemoult est devenu pratiquement plus jamais inondable, parce qu'il y a toujours une conjonction des éléments qui peuvent un jour emmener une inondation. Mais avant qu'ils en aient à mettre dans leur maison, j'aime mieux vous dire que, je me demande si la Place Graslin serait pas prête d'être envahie par l'eau. Alors on a quitté et on a pris cette maison-là. _____